uéna Mémoires d'Outre-Gaulle SOUVENIRS Flammarion

Yves Guéna

Mémoires d'Outre-Gaulle

ves Guéna est l'une des figures de la Ve République, l'un de ces grands du gaullisme engagés dès le plus jeune âge dans le combat pour une France qui ne plie pas.

Parti en Angleterre dès le 19 juin 1940, à 18 ans, engagé dans les Forces françaises libres, ce Breton débarque en 1944 avec la 2^e DB et se voit grièvement blessé en Normandie. Devenu ensuite énarque, maître des requêtes au Conseil d'État, c'est l'un des hommes qui a travaillé, avec un petit groupe informel, sous le contrôle du général de Gaulle à la rédaction de la Constitution de 1958. En 1959, il devient directeur adjoint de cabinet de Michel Debré, lui-même Premier ministre. Sa vie, ensuite, passe par des missions en Afrique et de nombreuses fonctions ministérielles: aux Postes et à la Télécommunication, à l'Information, aux Transports... Sans oublier de multiples activités au sein de l'UDR et du RPR.

Élu de Périgueux, député et sénateur, cet expert de la vie politique livre donc ici ses Mémoires. Il raconte avec esprit et anecdotes aussi bien les batailles électorales, sa passion pour l'œuvre du général de Gaulle, les conseils de ministres sous Georges Pompidou, le septennat de Valéry Giscard d'Estaing, les années Jacques Chirac, ses activités de ministre... que la suite: les présidences du Conseil constitutionnel et de l'Institut du monde arabe.

Autant de fonctions qu'il a exercées dans le souvenir du général de Gaulle, comme l'illustre le titre du présent ouvrage où il cisèle d'une plume alerte le récit de quarante ans d'engagement au service de la France. Un témoignage pour l'Histoire.

Flammarion







Extrait de la publication

Du même auteur

CHEZ FLAMMARION

Le Temps des certitudes, Flammarion, 1982.

Catilina ou la Gloire dérobée, Flammarion, 1984 (Atlantica, 2003).

Moi duc de Lauzun, citoyen Biron, Flammarion, 1997.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Histoire de la Communauté, Fayard, 1963.

Maintenir l'État, Fayard, 1970.

Chantérac, le Château, les Liens familiaux (H.C.), Pierre Fanlac, 1980.

Les Cent Premiers Jours (2 avril-14 juillet 1986), Albatros, 1985.

Écrits et Discours I (1967/1987), La Dordogne de demain, 1987.

Écrits et Discours II (1987/1997), La Dordogne de demain, 1987.

Le Baron Louis (1755-1837), (couronné par l'Académie française), Perrin, 1999.

Phèdre 2000 (théâtre), Atlantica, 2000.

Les Wendel, Perrin, 2004.

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants (2 volumes), éditions Pascal, 2005.

De Gaulle, Gründ, 2007.

Écrits et Discours III (1997/2007), éditions La Lauze, 2008.

Yves Guéna

Mémoires d'Outre-Gaulle

Flammarion

Livre publié sous la direction de Thérèse de Saint-Phalle

© Flammarion, 2010. ISBN: 978-2-0812-3816-9 « Grand âge, nous voici. Fraîcheur du soir sur les hauteurs, souffle du large sur tous les seuils (...) »

« Grand âge, vous mentiez: route de braise et non de cendres... La face ardente et l'âme haute, à quelle outrance encore courons-nous là? (...) »

« Grand âge, nous voici sur nos routes sans bornes... »

Saint-John Perse, *Chronique* (Gallimard, 1960)



Préambule

Lorsqu'en 1981, avec l'élection de François Mitterrand à l'Élysée, il fut clair que le message gaulliste n'animerait plus nos nouveaux gouvernants, j'entrepris d'écrire mes mémoires sur la grande époque que la France avait vécue de 1940 à 1969, pour toujours inscrite dans son Histoire. En plus j'en avais, si j'ose dire, le loisir car la vague rose qui suivit l'élection présidentielle m'avait été fatale; j'avais perdu mon siège à l'Assemblée.

Pour traiter de ces vingt-neuf années, l'on pouvait revendiquer l'unité d'action, première règle des tragédies classiques. Du 18 juin 1940 au 20 janvier 1946, de Gaulle appelle à poursuivre la guerre, il s'affirme comme le chef de la France combattante, France libre et Résistance, puis il exerce le gouvernement de la France à compter du débarquement de 1944. S'il démissionne le 20 janvier 1946, il n'en demeure pas moins présent sur la scène politique, dans le souvenir de nos compatriotes et, pour beaucoup d'entre eux, dans l'espérance de son retour. Puis, rappelé en juin 1958, jusqu'à son départ le 28 avril 1969, il domine de toute sa stature notre vie nationale et la scène internationale.

l'apportai pour ces vingt-neuf années de notre Histoire, mon témoignage sous le titre Le Temps des certitudes. J'en avais en effet été l'un des acteurs, à des niveaux divers. Pour l'épopée gaulliste, comme combattant dans les rangs des FFL, que j'avais ralliées à compter du 1er juillet 1940, au sein de la 1^{re} Division française libre de Kœnig, puis de la division Leclerc. Plus tard, après le retour de De Gaulle au pouvoir, j'avais tenu des postes d'un certain intérêt : en 1958, directeur de cabinet de Michel Debré (alors ministre de la Justice) et, à ce titre, je fus associé de très près à la rédaction de la Constitution de la Ve République; hautcommissaire en Côte d'Ivoire où je demeurai durant près d'une année après l'indépendance comme ambassadeur, avant ainsi vécu en direct la décolonisation de nos territoires d'Afrique noire et de Madagascar, période à laquelle j'ai consacré un ouvrage, Historique de la Communauté. En 1962, élu député UNR de la Dordogne, j'apporterai mon suffrage et mon discours à la politique du général de Gaulle. Réélu en 1967, j'entrai au gouvernement où je détins les portefeuilles des PTT et de l'Information jusqu'au départ du Général.

Je m'estimais donc en état de présenter un témoignage direct sur nombre d'événements décisifs qui avaient marqué cette période.

Aujourd'hui qu'une retraite assumée dans ma quatrevingt-cinquième année me laisse quelques loisirs, je me suis demandé si je devais poursuivre la rédaction de mes souvenirs.

J'hésitai d'abord, en raison même de la dernière phrase de mon précédent ouvrage. Je la cite : « Voici que se referment les Portes de la Gloire. Demain j'entrerai dans les temps ordinaires. »

Quitter *Le Temps des certitudes* pour les temps ordinaires m'apparaissait comme une gageure. Tout d'abord la période

Préambule

couverte, presque quarante années – autant qu'entre les débuts de la Révolution française et l'accession au pouvoir de Louis-Philippe, autant qu'entre l'institution de la République en 1875 et la guerre de 1914 – cela me semblait bien long.

Certes Le Temps des certitudes couvrait presque trente années, mais, je viens de le souligner, avec « l'unité d'action », alors que ces dernières quarante années auront vu se succéder quatre présidents, Pompidou, Giscard d'Estaing, Mitterrand, Chirac, aux tempéraments différents et aux politiques souvent dissemblables. D'autre part, même si je fus actif dans la politique ou du moins proche des événements de 1969 à 2007, je ne me suis pas toujours trouvé au centre des décisions ni même en position de témoin privilégié. Je pouvais donc hésiter. Toutefois, j'appartins au gouvernement durant la présidence de Pompidou en 1973 et 1974, je fus associé à la direction du parti gaulliste - et un moment son chef - entre 1972 et 1979, et je siégeai à l'Assemblée nationale jusqu'en 1981, puis de 1986 à 1988, ensuite au Sénat de 1989 à 1997. J'entrai à cette date au Conseil constitutionnel, sorte de miroir des événements, dont je devins le président en 1999 jusqu'en 2004. Je devais terminer ma vie active dans un poste sans doute marginal, mais non dépourvu d'intérêt, la présidence de l'Institut du monde arabe, de 2004 à 2007. Enfin, comme en écho de la période du Temps des certitudes, j'avais été appelé à la présidence de la Fondation Charles de Gaulle en 1998 et j'y demeurai jusqu'à l'expiration statutaire de mon mandat, à la fin de l'année 2006.

Je me suis donc senti en mesure d'apporter mon témoignage et mon sentiment sur les temps qui ont suivi la période gaullienne, témoignage évidemment fractionnel puisque je n'ai pas participé à tous les événements et, je ne

puis le voiler, imprégné d'une certaine nostalgie des trente années précédentes.

Le titre que j'ai choisi, *Mémoires d'outre-Gaulle*, montre ce qui demeure ma référence dans la vision que je me fais de cette période et de notre Histoire puisque je tiens de Gaulle pour l'une des figures dominantes de ces mille années qui façonnèrent notre Patrie.

Chapitre I De Gaulle et l'« outre-Gaulle »

Disons « outre-Gaulle » parce que de Gaulle, de 1940 à 1969, a marqué de son sceau l'Histoire de France et que naturellement les temps qui ont suivi ne vont pas sans référence à cette période, à son action, à son empreinte.

Je dis « Mémoires » parce que j'ai eu la chance et le privilège de participer aux deux grands moments du gaullisme, 1940-1945 où j'ai appartenu à « ceux qui n'ont jamais posé leurs armes », puis 1958-1969 où j'ai participé à la vie politique, alors que de Gaulle présidait aux destinées de la République. Je me sens donc en état, m'y référant, d'évoquer les lendemains de la période gaullienne, en en rappelant d'abord sommairement l'essentiel.

* * *

Juin 1940. La France subit la plus honteuse défaite de son Histoire. Après à peine cinq semaines de combats, l'armée allemande défile sur les Champs-Élysées, l'arme à la bretelle. Le 17 juin, Pétain demande l'armistice. Mais le 18 juin, de Gaulle s'exprime à la radio de Londres pour appeler la France, son Empire, sa flotte à poursuivre le

combat aux côtés de notre alliée, la Grande-Bretagne, et pour demander à tous ceux qui le pourront de le rejoindre en Angleterre.

Ce 18 juin, je me trouve dans le Finistère, à vingt kilomètres de Brest. Un voisin vient m'informer de l'appel de ce général et m'annonce que les troupes anglaises embarquent à Brest, ainsi que des jeunes gens qui ont choisi de rallier l'Angleterre. Je voudrais me joindre à eux, mais je suis sans moyen de transport pour parcourir en temps utile la distance qui me sépare de Brest. Le lendemain matin, 19 juin, je franchis les quelques kilomètres qui me conduiront au port du Conquet à l'extrême pointe du Finistère. Je saute dans un remorqueur de la marine qui appareillait pour Ouessant où, dans la nuit, nous apprenons que des bateaux sont en partance pour l'Angleterre. Avec quelques autres jeunes garçons, nous embarquons sur un chalutier belge, et nous voici à Plymouth, en cette fin d'après-midi du 20 juin.

Nous débarquons, et, par la presse anglaise, j'apprends le nom du général de Gaulle et découvre la photographie du personnage. Dans les jours suivants, un groupe de jeunes Français qui ont pu également rejoindre les côtes de l'Angleterre a été acheminé à Annerley School, dans la banlieue de Londres. J'y retrouve des camarades du lycée de Brest et nombre d'apprentis de l'Arsenal. Qu'allons-nous devenir? Où est ce général de Gaulle? Quelques jours plus tard, un officier vient à notre rencontre. Il parle au nom du général de Gaulle. Des forces françaises seront constituées où nous pouvons nous engager. D'un seul élan, nous répondons oui.

Nous sommes regroupés à Londres, dans Olympia Hall, salle d'exposition où nous rejoignons les premiers ralliés de l'armée, pour l'essentiel l'effectif de deux bataillons de la 13^e demi-brigade de Légion étrangère qui a combattu à

De Gaulle et l'« outre-Gaulle »

Narvik avec son chef, le lieutenant-colonel Magrin-Verneret. Quelle troupe! Quelle fierté pour nous! On compte aussi quelques officiers et des hommes de troupe – mais fort peu nombreux – des bataillons de chasseurs du corps expéditionnaire de Norvège.

Pour s'engager, il faut en principe être âgé de dix-huit ans. Je ne les aurai que le 6 juillet, c'est évidemment sans problème. Et ce 6 juillet le général de Gaulle vient à nous. Il est là, avec son képi à feuilles de chêne, Magrin-Verneret auprès de lui. Je le vois pour la première fois : il marquera ma vie. J'ai essayé dans *Le Temps des certitudes* de décrire ce moment, mais je n'ai pas trouvé les mots justes. Rien de plus difficile que de traduire ce premier contact avec de Gaulle dans une situation aussi bouleversante. À ma connaissance, seul mon camarade François Jacob, qui était présent, a usé d'un mot à la hauteur du personnage et des circonstances, en le qualifiant de « gothique ». Oui, il avait tout d'une cathédrale avec sa noblesse et son rayonnement.

Les premiers volontaires se sont ralliés à lui. Les Forces françaises libres existent. Quelques jours plus tard, nous partons pour l'entraînement au camp d'Aldershot, d'où nous reviendrons à Londres célébrer le 14 Juillet. Encore en tenue civile, nous défilerons sous les vivats des Anglais que la France officielle vient d'abandonner.

Que représentaient ces modestes effectifs aux yeux de De Gaulle ? Un témoignage de René Cassin qui venait de le rejoindre et qui en avait reçu mission de négocier notre statut avec le gouvernement anglais, nous éclaire sur la volonté et les objectifs du Général. Cassin lui demande : « Serons-nous une légion française dans l'armée britannique, ou bien puis-je négocier au nom de l'armée française ? » « Mais, monsieur le professeur, réplique le Général, vous négociez au nom de la France. » Dans l'esprit de De Gaulle, depuis l'Appel du 18 juin, il est la France.

Devant l'effondrement de tous les responsables civils et militaires de notre pays, il a relevé l'honneur de la patrie et il entend prendre en main les destinées de la France jusqu'à la victoire. Certes il ne peut encore le clamer : il n'a pas assez de moyens à sa disposition. De plus au cours de ces premiers jours après la demande d'armistice, il s'efforce, mais en vain, de rallier à cette cause les principaux résidents et gouverneurs généraux qui tiennent notre Empire. Dès qu'il aura quelques mois plus tard sous son autorité nos colonies d'Afrique équatoriale, le Cameroun, nos territoires du Pacifique, il affichera sa détermination. Le 27 octobre 1940, avec son manifeste de Brazzaville, il proclame qu'il est en charge du destin de la France jusqu'à la victoire, au lendemain de laquelle les Français choisiront leurs gouvernants. Oui, il est la France, et c'est lui qui, sans jamais transiger, la mènera par les armes, dans l'honneur et l'unité, jusqu'à l'écrasement de l'ennemi.

Quel était l'état d'esprit des combattants des Forces françaises libres? Dès le premier jour et jusqu'à la victoire, nous ne changerons pas, nous n'hésiterons pas. Nous sommes derrière de Gaulle. Aux Forces françaises libres, nous n'avons jamais douté de lui. Il était notre chef et il était la France. Jamais nous ne nous sommes interrogés sur Pétain, sa politique, ses motivations. La page était tournée, au point que nous n'avons dans notre esprit pas établi de différence – et nous avions bien raison – entre la zone occupée et la prétendue zone libre.

Nous n'avons pas eu besoin d'attendre Montoire, le 24 octobre 1940, avec la poignée de main à Hitler et l'annonce de la politique de collaboration avec l'ennemi, pour honnir Pétain. Le 3 juillet, lorsque la flotte britannique a coulé l'escadre française de Mers el-Kébir, alors que nous étions en train de signer notre engagement dans les FFL, nous n'avons pas hésité un instant. Pourquoi nos



N° d'édition : L.01ELKN000282.N001 Dépôt légal : avril 2010